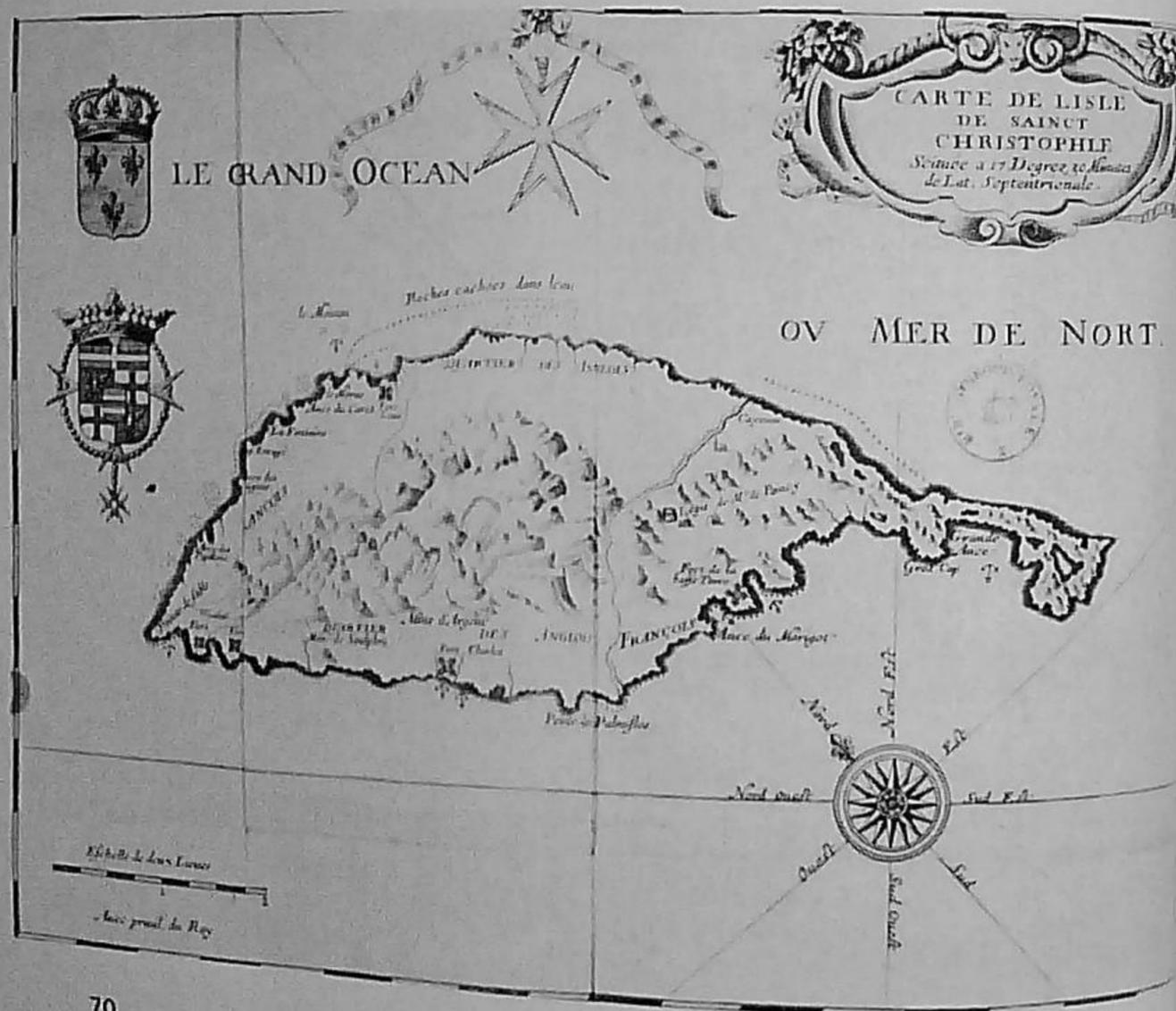


Dans les Antilles

PAR A. THOAZI

L'île de Saint-Christophe intéressa tout de suite le cardinal de Richelieu qui pensait, grâce à cette position, pouvoir « tenir l'entrée du Pérou ». Il facilita l'installation et les entreprises d'une société, « La Compagnie de Saint-Christophe », chargée de peupler et d'exploiter l'île dont elle prenait le nom.
(Doc. Bibl. Nat., Paris - Ph. Historama)



Pendant plus de trois siècles, après la découverte de l'Amérique, un véritable fleuve d'or et d'argent va couler du Nouveau Monde vers l'Ancien. Les galions battant le pavillon du royaume de Castille, surchargés de trésors et de richesses inestimables, vont emprunter la route des Antilles et susciter bien des convoitises. Il leur faut alors faire face à beaucoup de menaces.

Au début du XVII^e siècle, le cardinal de Richelieu qui est issu d'une famille de marins, ressuscite la flotte française et encourage les activités des corsaires français dans la Mer des Antilles. Ceux-ci attaquent les galions espagnols et établissent des repaires et des comptoirs commerciaux dans des îles qui n'ont de saint que le nom... « Saint-Christophe », « Saint-Martin », « Saint-Barthélemy »...

Le danger devient trop grand pour les Espagnols qui se voient menacés dans leurs possessions des Indes Occidentales. Ils réagissent en montant des expéditions contre les corsaires français, mais aussi contre les corsaires anglais et hollandais qui ont scellé avec eux un pacte d'alliance.

A. Thomazi à qui l'on doit un livre passionnant sur Les Flottes de l'Or (Payot) retrace ici les péripéties de la lutte qui opposa les Espagnols à ces corsaires de tout poil. Une lutte d'autant plus longue et animée que, dans l'île de la Tortue, s'installe au même moment une communauté de forbans, les trop célèbres « boucaniers » qui vont peupler de cauchemars les rêves des marins espagnols.

L'essai de conquête de l'El-dorado, dans les premières années du XVII^e siècle, n'avait été qu'une velléité. Henri IV était un roi terrien, trop occupé du reste à établir son autorité en France pour soutenir efficacement des entreprises coloniales. Le début du règne de Louis XIII ne fut pas moins difficile. Mais Richelieu, par goût personnel et par atavisme, — il était petit-fils, neveu et frère de marins — avait l'esprit tourné vers les choses de la mer; dès qu'il eut vaincu les protestants, il se fit nommer « Grand

Maître, Chef et Surintendant général de la navigation et commerce de France », et s'attacha de toutes ses forces à relever la puissance navale du royaume.

« Tenir l'entrée du Pérou ».

Il était temps d'agir : le pavillon français avait presque disparu des mers, et, faute de communications avec la métropole, nos établissements extérieurs périssaient, à moins que nous n'en fussions chassés par les

Anglais, les Espagnols, les Portugais ou les Hollandais, tous ardents à conquérir des terres nouvelles et à s'assurer le monopole des routes maritimes. Richelieu, en un temps extraordinairement court, sut créer une flotte de guerre, favoriser la renaissance d'une marine de commerce, fonder des colonies dans toute l'Afrique occidentale, à Madagascar, au Spitzberg, consolider et étendre la Nouvelle-France du Canada. Il n'eut garde dans ce vaste programme d'oublier les Indes Occidentales, et soutint énergiquement les initiatives privées qui s'y étaient déjà manifestées.

En 1625, le capitaine Roissey de Chardouville, un Dieppois qui avait enlevé plusieurs navires aux Anglais à l'entrée de la Manche, alla chercher des proies plus riches dans la mer des Antilles. Rencontrant un gros galion près de la Jamaïque, il l'attaqua vaillamment bien que son bateau, la *Marguerite*, jaugeant seulement une soixantaine de tonneaux, fût tout à fait insuffisant pour en venir à bout — à moins que l'ennemi ne se défendît pas. Ce ne fut pas le cas. Après trois heures de combat, sa coque trouée, sa mâture hachée, il dut renoncer et chercher une rade bien abritée pour réparer ses avaries. Il la trouva à Saint-Christophe où un autre Français, le capitaine Chantail, avait établi un petit poste quelques années auparavant. D'autres navires l'y ayant rejoint, le petit poste s'agrandit, fut protégé par un fort, et Roissey rentra en France pour chercher des capitaux dans le dessein d'en faire une colonie véritable.

Richelieu s'intéressa tout de suite à cette idée : c'était, disait-il, « tenir l'entrée du Pérou ». Il conseilla la fondation d'une société, la « Compagnie de Saint-Christophe », pour peupler et exploiter non seulement l'île dont elle prenait le nom, mais celles qu'on trouverait encore inoccupées dans les Antilles, « entre le 11^e et le 18^e de-

grés de latitude ». Du capital initial fixé à 45 000 livres, il souscrivit 2 000 livres pour sa part; il y ajouta même l'apport d'un vaisseau, et amena à la Compagnie, comme actionnaires et administrateurs, plusieurs de ses hommes de confiance.

Dès le début de 1627, Roissey était de retour à Saint-Christophe avec un autre corsaire, Pierre d'Es-nambuc, trois navires et cinq cents Normands. Ils y trouvèrent un Anglais, le capitaine Warner, qui avait eu la même pensée, et s'allièrent avec lui contre les Caraïbes — qu'il fallut combattre énergiquement — et contre les Espagnols. Un autre Français, Cahuzac, alla s'installer à l'île Saint-Eustache; 1 700 Anglais, dans le même temps, occupaient la Barbade et se préparaient à attaquer Saint-Domingue et Porto Rico; les Hollandais s'étaient emparés de Tobago et de Curaçao. En deux ou trois ans à peine, les Espagnols étaient menacés dans leurs possessions des Indes Occidentales par une coalition fort redoutable, et le long des routes que suivaient leurs convois s'échelonnaient des nids de pirates, d'où des adversaires dangereux pouvaient fondre sur eux dès que l'occasion serait favorable.

La riposte espagnole

S'ils ne voulaient pas tout perdre, il fallait agir. Quand la Flota de 1629, appareillée de San Lucar, eut perdu la terre de vue, le général Martin de Vallecilla, qui la commandait, et l'amiral Fadrique de Toledo, chef de la division d'escorte, ouvrirent les plis cachetés contenant leurs instructions et y trouvèrent l'ordre de chasser tous les étrangers qui s'étaient installés dans les Petites Antilles. Ils se mirent aussitôt à préparer l'opération et à étudier les rares documents qu'ils possédaient sur l'hydrographie des îles.

L'escorte, exceptionnellement forte, ne comptait pas moins de dix-sept vaisseaux. Mais elle en perdit un dès le commencement du voyage. Aux environs des Canaries, ayant aperçu des voiles suspectes, elle leur donna la chasse en ordre dispersé. L'un de ses bâtiments se trouva seul au milieu des ennemis et l'on n'en eut plus de nouvelles.

L'Armada parut à l'improviste, au milieu de septembre, devant l'île Nevis, occupée par les Anglais. Dix corsaires de nationalités diverses y étaient tranquillement au mouillage. Ils appareillèrent aussi vite qu'ils purent, et deux d'entre eux réussirent à se sauver en serrant de près les côtes; les huit autres furent capturés. C'était un bon début.

La suite faillit être compromise par la maladresse du galion *Jesus Maria*, qui s'échoua à portée d'arquebuse d'un fortin armé de deux pièces d'artillerie. Celles-ci, à si courte distance, le touchaient à tous les coups, et les choses tournaient mal pour lui quand Antonio de Oquendo, amiral de la Flota, vint hardiment mouiller près de lui une ancre de poupe et, sautant sur la plage à la tête de son équipage, enleva le fortin. La garnison anglaise capitula, on mit le feu aux magasins construits à terre pour la contrebande, et, le *Jesus Maria* renfloué, l'Armada se rendit à l'île toute voisine de Saint-Christophe.

Elle y fut chaudement reçue par les Anglo-Français, qui étaient au nombre d'un millier, avec une quarantaine de canons ou de pierriers répartis dans trois ports et bien abrités derrière des tranchées et des arbres abattus. Il y fallut un débarquement de vive force, suivi d'un siège de deux semaines après lequel les occupants durent se rendre. L'amiral espagnol leur fournit des navires et des vivres — qu'il leur fit du reste payer — pour rentrer en Angleterre et en France.

La Flota et son escorte continuèrent ensuite leur route vers Porto Bello où le trésor les attendait, passèrent comme d'ordinaire par La Havane et rentrèrent à Cadix sans autre incident, le 1^{er} août 1630, après un an d'absence. Le général de Vallecilla et l'amiral Fadrique firent de beaux rapports d'où il résultait qu'ils avaient détruit des nids de contrebande et de piraterie, et en reçurent des félicitations officielles.

Les Corsaires s'organisent

Mais une partie seulement de la garnison de Saint-Christophe s'était rendue; le reste s'était caché dans les bois ou avait gagné les îles voisines. A peine l'Armada était-elle sur le chemin de l'Europe, que les expulsés reprenaient possession de leurs installations dans l'île. Quelque temps après, un nouveau contingent français arrivait et s'emparait des îles d'Antigua, de Saint-Martin et de Saint-Barthélemy. Les Hollandais, qui n'avaient pas été inquiétés, en profitèrent pour attaquer et piller la ville de Santa-Marta, d'où ils rapportèrent un butin considérable. La situation des Espagnols était de plus en plus compromise, et le gouvernement de Madrid considéra comme un grand succès que le général Larraspuru, conduisant les Flotas de 1630 et 1631, eût pu les amener intactes à Cadix en suivant des routes inusitées pour échapper aux corsaires.

Craignant qu'une série aussi heureuse ne pût se prolonger, le Conseil des Indes décida de ne pas expédier de Flota en 1632, mais fit faire pour l'année suivante de grands préparatifs. On arma tous les navires de guerre disponibles, et, au mois de mai 1633, une puissante Armada quitta San Lucar sous le commandement du marquis de Cadereyta. Elle comprenait trente galions et vingt-cinq vaisseaux d'escorte, dont

plusieurs d'un nouveau type, marchant à la voile et à la rame.

Après une traversée d'un mois sans événements notables, cette imposante force navale se présenta devant l'île Saint-Barthélemy où six navires se trouvaient en réparations, si sûrs de n'être pas dérangés qu'ils avaient tout leur grément sur le pont.

Cinq d'entre eux eurent le temps de rehisser leurs vergues, d'établir leurs voiles et de prendre le large avant que les Espagnols, gênés par une connaissance insuffisante de l'hydrographie locale, fussent intervenus.

Le but principal de l'expédition était Saint-Martin, que l'on considérait comme le plus redoutable repaire de corsaires. Mais quand le marquis de Cadereyta arriva, deux jours après, en vue de cette île, l'alarme y avait été donnée et les Hollandais qui l'occupaient firent une sérieuse résistance. Il fallut huit jours pour en venir à bout. Encore fut-il heureux pour les Espagnols qu'ils réussissent à s'emparer de l'île dans ce délai, car ils apprirent par leurs prisonniers que tous les corsaires des Antilles — une centaine de navires, dont quarante de bonne taille — étaient en train de se réunir pour venir au secours de Saint-Martin. La capitulation des Hollandais épargna à l'Armada l'épreuve dangereuse d'un combat contre des ennemis si nombreux, bien armés, et d'une bravoure renommée.

Mais elle en subit une autre, à laquelle elle était peut-être moins bien préparée : celle de plusieurs tempêtes où se perdirent quinze de ses navires, dont la nef amirale. Et les Hollandais chassés de Saint-Martin se vengèrent en allant, avec l'aide de quelques Français et Anglais, mettre à sac la ville de Campêche. Tandis qu'en Europe l'Espagne était en paix avec ses voisins, aux Antilles elle devait faire face à une coalition permanente qui

menaçait constamment la sécurité des Flottes de l'or et de leurs entrepôts.

Les plaisirs de la vie des Tropiques

Grâce à la renaissance maritime dont Richelieu était le principal auteur, la France y prenait une place assez importante. La Compagnie de Saint-Christophe était devenue « Compagnie des Isles d'Amérique ». Un contrat signé par le ministre au nom du Roi lui accordait la propriété des terres qu'elle aurait colonisées — pourvu toutefois qu'elles ne fussent pas déjà occupées par des chrétiens. Aux termes de ce contrat, elle s'engageait à faire passer aux Antilles, en vingt ans, quatre mille colons, hommes et femmes.

Le recrutement se fit sans peine. La vie facile des Tropiques attira de nombreux paysans et artisans, Normands pour la plupart, qui s'engageaient pour trois ans, mais, ce temps écoulé, restaient aux îles au lieu d'en revenir. La Compagnie y ajouta des nègres, qu'elle achetait à des Hollandais, à des Anglais ou à des Français, au prix moyen de 200 livres par tête. En 1635, d'Esnambuc prit possession de la Martinique, de la Dominique et de la Guadeloupe; puis ce furent Marie-Galante, la Grenade, les Saintes, la Tortue.

Toutes ces colonies prospérèrent plus rapidement qu'on n'aurait osé l'espérer. En 1639 le commandant de Poincy, nommé « lieutenant du Roi ès Isles d'Amérique », les visita successivement et s'installa à Saint-Christophe en qualité de gouverneur général. Il y était à peine arrivé que déjà il suggérait d'entreprendre la conquête de Saint-Domingue en partant de la Tortue, toute voisine. Richelieu ne jugea pas que cette nouvelle acquisition fût encore opportune, mais la Tortue qui devait en être le

point de départ allait connaître une fortune imprévue.

Une drôle d'île et d'étranges chasseurs

Ce n'était qu'un rocher auquel sa silhouette, pareille à un dos de tortue émergeant, avait valu ce nom — Tortuga — dès l'arrivée des Espagnols. Mais des forêts magnifiques le couvraient, pleines des fruits les plus savoureux, habitées par des bêtes de toutes sortes. L'accès en était difficile, impossible même du côté du Nord où des falaises tombaient à pic dans la mer, mais au Sud une baie profonde et parfaitement abritée offrait un mouillage sûr. Nul repaire ne pouvait mieux convenir aux corsaires qui voulaient guetter le passage des Flotas.

Pourtant ce ne furent pas des marins qui d'abord l'habitèrent, ou plutôt ce furent des marins qui avaient renoncé à la mer — naufragés ou déserteurs le plus souvent — pour se transformer en chasseurs. Ils s'étaient fixés à Hispaniola — à Saint-Domingue — où le gibier abondait, et y menaient une vie de demi-sauvages au milieu d'une nature luxuriante, habitant par groupes de cinq ou six des huttes faites de troncs d'arbres, de broussailles et de peaux de bêtes, se nourrissant principalement de fruits et de gibier. Les bêtes qu'ils tuaient, ils en fumaient la viande, comme les Indiens le leur avaient appris, pour en faire ce qu'ils appelaient du « boucan » : d'où le nom de « boucaniers » qu'ils s'étaient donné; mais ils se nommaient plus volontiers Frères de la Côte. Ils avaient à peu près oublié leur nationalité, française, anglaise ou hollandaise. C'étaient par-dessus tout des amants de la liberté, et la camaraderie était leur loi suprême.

Ils avaient commencé par « boucaner » pour leurs besoins personnels.

Puis les bateaux qui s'arrêtaient devant leurs campements prirent l'habitude de leur acheter de la viande fumée en échange de poudre, de plomb et d'objets usuels. Leur commerce prospéra et ils devinrent si nombreux, occupant une partie de plus en plus grande de Saint-Domingue, que les Espagnols s'en inquiétèrent et entreprirent de les faire disparaître en les massacrant. Ils résistèrent; ce fut une lutte meurtrière où de part et d'autre on employait les méthodes les plus barbares. Mais l'effectif des boucaniers n'était pas assez grand; menacés de périr jusqu'au dernier, ils cherchèrent un lieu où on les laissât en paix, et trouvèrent l'île de la Tortue.

Ils y fondèrent une sorte de république communiste, et construisirent un fort pour la protéger. Cette précaution déplut aux Espagnols, qui vinrent de Saint-Domingue en nombre et détruisirent tout. Tenaces, les boucaniers réédifièrent leur citadelle en ayant soin de la faire plus solide qu'auparavant. Un calviniste français nommé Levasseur qui devint leur chef en organisa la défense et couronna la construction par sa maison particulière, qu'il nomma le Pigeonnier, où l'on n'accédait que par une échelle de fer dressée le long d'un rocher à pic. Le travail était à peine achevé que les Espagnols reparurent : cette fois ils furent reçus par un feu violent qui tua plusieurs hommes et avaria leurs navires : ils s'en allèrent et ne revinrent pas.

La Tortue qui était d'abord un paradis terrestre s'était transformée en place forte; ce fut bientôt, tout naturellement, un entrepôt où les contrebandiers déposèrent leurs marchandises; puis les corsaires y apportèrent leur butin, s'y abritèrent pour attendre un coup à faire sur les riches galions, leur objectif habituel. On y planta du tabac et de la canne à sucre; des femmes y furent amenées.

de gré ou de force; on y construisit des maisons, une hôtellerie, des hangars, une église même. En dehors de tout gouvernement régulier, cette communauté de forbans, établie dans une position à peu près inexpugnable, vivant dans une paix intérieure maintenue par des moyens énergiques, mais en guerre constante avec le reste du monde, devint une des puissances de la mer des Antilles, et le cauchemar des marins espagnols.

A. THOMAZI ■

L'île de la Tortue était sur la route des « Flottes de l'Or ». Elle offrait aux pirates un repaire quasi inexpugnable, tout à fait propice à leurs expéditions contre les galions chargés de richesses.
(Musée de la Marine)

L'installation des premiers colons sur l'île de Saint-Christophe. Cette île d'origine volcanique était propice à la culture. Elle attira de nombreux paysans et artisans français tentés par le mirage de la vie facile des Tropiques.
(Roger-Viollet)



La canne à sucre était une des principales ressources de l'île de Saint-Christophe. Très rapidement les colons français y installèrent des sucreries.
(Doc. Bibl. Nat., Paris - Ph. Historama)



En 1628, les Hollandais s'emparèrent de tout un convoi espagnol chargé d'argent. Cet exploit acheva d'alarmer les marins espagnols déjà en butte aux attaques incessantes des pirates anglais et français.
(Roger-Viollet)

AFBEEIDINGE IN WAT MANIER DE PIETER PIETERSEN HEYN SILVER VLOOT VANDEN GENERAEL VERDOUERT 11 APRIL 1628

